



LIVES WORKING PAPER 2018 / 72

UNE VIE FLORISSANTE SANS ENFANT ?

LE CAS DE LA SUISSE

CLAUDINE SAUVAIN- DUGERDIL

ARTICLE SCIENTIFIQUE

<http://dx.doi.org/10.12682/lives.2296-1658.2018.72>

ISSN 2296-1658



Auteur-e

Sauvain-Dugerdil, Claudine

Résumé

Nous examinons ici si, en Suisse, vivre sans enfant représente une vie florissante, dans le sens de la liberté de « vivre la vie que l'on a raison de valoriser » (Sen, 1999). En utilisant les données de l'enquête suisse sur la famille et les générations (EFG 2013), nous posons trois questions. Nous commençons par examiner si l'existence sans enfant correspond à un mode de vie spécifique qui se répand. Dans un second temps, nous analysons le lien entre l'absence d'enfant et la qualité de vie à travers une série d'indicateurs relatifs au bien-être économique, à la santé, à la gestion du quotidien, aux relations de couple et à la vie sociale. Le bien-être des personnes sans enfants est étudié à deux moments du parcours de vie : durant la période de la parentalité, en comparant les personnes ayant ou non des enfants dans leur ménage, mais aussi pour la vie ultérieure des personnes ayant eu ou non des enfants.

En Suisse, l'infécondité est certes parmi les plus élevées au monde, mais elle ne s'accroît pas et n'apparaît pas comme un projet de vie. D'autre part, les personnes sans enfant n'ont pas une vision plus négative des implications de la parentalité. Nos résultats confirment que dans le contexte suisse les jeunes parents rencontrent des difficultés économiques, vivent au quotidien la pression des tâches familiales et ont une vie de couple de moindre qualité, mais la présence d'enfant au quotidien n'affecte pas la santé de leurs parents. Surtout, nos résultats montrent que vieillir sans enfant est associé à une moins bonne insertion sociale. Les enfants joueraient donc un rôle important dans la construction de liens sociaux forts, « réserves » utiles au grand âge.

Mots clé

infécondité | vie sans enfant | qualité de vie | vieillir sans enfant | réserve sociale | famille en Suisse

Affiliation de l'auteur

Institut de démographie et socioéconomie, Université de Genève

Correspondence à

Claudine.Sauvain@unige.ch

* La série des Working Papers LIVES publie en ligne des travaux de recherche en cours. La révision de chaque papier est restreinte. Les auteur-e-s sont tenu-e-s responsables pour les faits et les opinions exprimées dans leurs papiers. Ces opinions ne représentent pas nécessairement celles du Pôle de recherche national LIVES.

** Cette publication a bénéficié du soutien du Pôle de recherche national LIVES - Surmonter la vulnérabilité : perspective du parcours de vie (PRN LIVES), financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique (numéro de subside : 51NF40-160590). Les auteur-e-s remercient le Fonds national suisse de la recherche scientifique de son aide financière.

1. Introduction

Le rôle de l'enfant pour la qualité de vie des parents a été l'objet de très nombreux travaux visant à expliquer la transition de la fécondité. Les théories classiques ont mis l'accent sur l'inversion des flux de richesse (Caldwell, 1982), en d'autres termes sur le passage de l'enfant qui rapporte à l'enfant qui coûte (Aries, 1960), de la contribution de la main d'œuvre enfantine à l'investissement parental dans leur éducation. La maîtrise croissante du nombre et du calendrier des naissances a ouvert un nouvel espace de choix et donné les moyens d'en profiter. S'il est certes abusif de considérer que l'enfant est devenu le résultat d'un choix rationnel, en revanche on est passé de l'enfant subi à l'enfant du désir (Leridon, 1995). Surtout, comme source de plaisir au quotidien (De Singly, 1996 ; Coenen-Huther, 2005), il participe au nouveau paradigme du développement humain fondé sur le bien-être subjectif. L'enfant n'a pas perdu sa valeur de ciment du couple, ni de pourvoyeur de statut social, mais il est aussi source de liens affectifs et sociaux, dans l'immédiat et dans le futur, et donc pourvoyeur de sens. Mais dans la perspective des valeurs plus individualistes associées à la seconde transition démographique (Van de Kaa, 1994), l'enfant devient une option parmi d'autres. Sa valeur immanente de réduction de l'incertitude décrite par Friedman et al (1999) est aujourd'hui moins évidente, dans certains cas, limitée aux femmes de moindre éducation (Kreyenfeld, 2010). Mais, la réalisation du projet d'enfant entre aussi de plus en plus souvent en concurrence avec d'autres sources de bonheur. D'autre part, si les attentes relatives à la gratification de la parentalité s'accroissent, c'est aussi le cas de l'angoisse face aux responsabilités, notamment économiques, liées à cette charge (Zimmerman et Easterlin, 2006) et, plus globalement, face à l'émergence d'une norme d'investissement parental intensif répondant aux représentations sociale des bons parents (Drago et Lee, 2009 ; Sauvain-Dugerdil, 2011 ; Koncilja-Sartorius et Sauvain-Dugerdil, 2016). Parallèlement, l'image de l'infécondité a aussi évolué, devenant plus acceptable. La notion de vie libérée des enfants (« childfree », Connidis 2001) se substitue parfois à celle d'une existence vide en absence d'enfant. Malgré tout, ne pas avoir d'enfant reste un « écart à la norme dominante du faire-famille » (Debest 2014, p.83). Le débat autour de l'instinct maternel, lancé notamment par Elisabeth Badinter (1980), reste vif et la pression sociale autour de la maternité une réalité, quoique d'intensité variable selon les pays.

1.1 Le bonheur d'être parent

La notion de bonheur, largement utilisée pour dépasser les mesures économiques du bien-être, est devenue un objet d'étude dans les approches économiques comme mesure de « l'utilité » ; il est même sujet d'une revue scientifique¹. Ce n'est cependant que récemment, dans les contextes de basse fécondité, que les démographes s'intéressent au bonheur apporté par les enfants. En liaison avec l'introduction dans les grandes enquêtes sociodémographiques de questions sur le bien-être subjectif, une série de travaux ont examiné la contribution des enfants au bonheur et à la satisfaction de l'existence en analysant l'influence de l'arrivée de l'enfant, en comparant les personnes avec et sans enfant, ou encore en examinant l'impact du bonheur anticipé sur les intentions fécondes (Billari et al, 2009 ; Aasve et al 2012 ; Hansen, 2012).

Les études américaines et australiennes présentées dans une revue de la littérature depuis les années 1980 (Hansen et al, 2009 ; Hansen, 2012) montrent globalement un effet négatif de la venue des enfants, associé notamment à un déclin de satisfaction maritale et financière et de stress accru. Pour les pays européens, l'effet serait légèrement positif ou non significatif (Billari, 2008 ; Aasve et al, 2012 ; Zimmermann et Easterlin, 2006), mais variables selon les pays. Les parents exprimeraient plus de bonheur dans des cultures plus familialistes, à savoir les pays à fécondité plus élevée et/ou les secteurs de la société aux valeurs plus traditionnelles (Balbo et Arpino, 2016).

La variabilité des résultats souligne bien que le bonheur procuré par l'enfant dépend de la situation du moment (Clark et al, 2008) et, par conséquent, qu'il est aussi influencé par l'avancement dans le parcours de vie. Comme le montrent de nombreux travaux, le bonheur est particulièrement marqué au moment de la transition à la parentalité (Kohler et al, 2005 ; Hansen et al, 2009 ; Clark et al, 2008; Myrskylä and Margolis 2014 ; Bernardi et al, 2017), mais ces effets positifs semblent s'estomper avec le temps. Seules quelques études considèrent l'effet de l'existence d'enfants sur le bien-être aux âges plus avancés. Les études nord-américaines aboutissent à des conclusions hétérogènes, soit globalement positives (synthèse des travaux de la première décennie du millénaire par Umberson et al, 2010), ou sans influence sur la satisfaction de vie et sur les symptômes de dépression des personnes âgées (revue de la littérature dans Hansen et al., 2009). En Europe, les personnes sans enfant auraient un réseau d'appui moindre et seraient moins intégrées socialement, sans que cela n'affecte forcément leur bien-être psychologique (plusieurs études citées dans Tanturri et al, 2015). Dans les pays nordiques, l'absence d'enfant adulte n'a pas d'effet ou un effet négatif faible (Kohler et al,

2005 ; Hansen et al, 2009). Notons toutefois que ces études ne considèrent que les personnes âgées qui ne vivent pas en institution.

Les variations individuelles du rôle des enfants dans le bien-être pourrait exprimer un trait de personnalité, ce qui expliquerait en particulier le fait qu'il ne s'accroît que temporairement avec la parentalité (Aasve et al, 2012). Bernardi et al (2017) montrent cependant que l'influence de la personnalité est modeste et non systématique. Surtout, le bonheur associé à la parentalité est fortement genré et, pour les hommes, aussi en liaison avec leur état matrimonial. Plusieurs études montrent que l'expression de ce sentiment est plus marqué chez les mères que chez les pères (Hansen et al, 2009 en Norvège ; Balbo et Arpino, 2016, avec des données britanniques). Pour les pères danois, ce serait surtout l'arrivée du premier garçon qui compterait (Kohler et al, 2005). Selon une étude sur des Américains de 70 ans et, plus globalement, en l'absence d'enfant adulte, les hommes âgés déclarent moins souvent des sentiments de solitude et de dépression que les femmes, sauf pour les divorcés et les veufs (Zhang and Hayward, 2001). Cette observation est confirmée par une étude qualitative au pays de Galles qui montre que les hommes sans enfant sont plus dépendants de leur épouse ou de parentes, alors que les femmes sont plus autonomes (Wenger 2001).

Les différences entre individus et les impacts variables des changements – professionnels et de revenu, de santé, en termes de loisirs et de qualité du couple - associés à l'arrivée de l'enfant et, plus tard, aux circonstances du vieillissement expriment surtout les inégalités dans la capacité à assumer le rôle de parent. Ces inégalités seraient l'expression des ressources dont les parents disposent pour assumer l'arrivée de l'enfant et le quotidien familial et concilier diverses aspirations puis gérer le vieillissement (voir en particulier Aasve et al, 2012, et Myrskylä and Margolis 2014, Hansen et al, 2009, Hansen 2012) :

- Globalement, l'impact négatif de l'arrivée de l'enfant est plus marqué dans les groupes défavorisés et jouissant de peu de ressources personnelles. De nombreux travaux montrent un bonheur accru parmi les personnes - particulièrement les femmes – qui ont leur enfant plus tard, sont plus instruites et ont un revenu plus élevé. Toutefois, des effets plus négatifs de la parentalité sont aussi observés chez les mieux dotées, illustrant alors un coût d'opportunité plus élevé et donc une plus grande difficulté à concilier carrière et famille (voir par exemple in Hansen, 2012). C'est ce qu'exprime aussi le fait que, de manière générale, être actif professionnellement accroît le bonheur des pères, alors que c'est plutôt un facteur de diminution de celui des mères. Cependant, plus

qu'en termes de bien-être ressenti, le coût d'opportunité de la maternité s'exprime surtout dans l'infécondité plus marquée parmi les femmes au capital humain élevé.

- Le bonheur d'être parent apparaît aussi étroitement associé à la situation de couple, la présence d'un-e conjointe procurant une sécurité financière accrue et un appui émotionnel précieux. De nombreux travaux montrent que le bonheur d'être parent est plus marqué pour les couples que pour les personnes seules (Hansen, 2012) ; à l'inverse c'est parmi les veufs/veuves que l'absence d'enfants (adultes) diminue la qualité de vie (le lien avec l'enfant agit comme un substitut au lieu conjugal). Réciproquement, l'arrivée de l'enfant influence la constitution du couple ; l'accroissement du bonheur dès la grossesse témoignerait du rôle de l'enfant dans la construction du couple (Clark et al, 2008 ; en Allemagne, Bernardi et al, 2017, particulièrement pour les hommes).

Les appuis institutionnels – politiques familiales, infrastructures pour la petite enfance, mais aussi soutien aux âges élevés - jouent aussi un rôle majeur dans le bonheur de la parentalité (à ce sujet voir aussi Billari et Kohler 2009). Le bonheur en général est plus marqué dans les pays nordiques, aux politiques familiales et sociales développées, dans lesquels la parentalité ne semble pas diminuer le bien-être économique, ni entraîner des symptômes dépressifs, et l'absence d'enfant n'y a pas d'effets sur le bien-être aux âges élevés. En revanche, les programmes d'assistance sociale ne semblent pas compenser le manque d'appuis dont bénéficient les personnes âgées sans enfant, ceci même dans les pays nordiques (Hansen, 2012).

1.2 Une vie florissante sans enfant ?

On s'interroge ici dans quelle mesure les personnes sans enfant mènent une vie florissante - a *flourishing life* - dans le sens donné par Martha Nussbaum (2006) avec l'idée que « les êtres humains doivent avoir la possibilité de s'épanouir à leur façon² ». Dans la perspective de l'approche par les Capabilités, développée par Amartya Sen et ses collègues, elle met l'accent non pas sur la situation réalisée - le bien-être à un moment donné – mais sur l'espace d'opportunités, les Capabilités (la capacité d'être et de faire) - à savoir la possibilité de « vivre la vie que l'on a raison de valoriser » (Sen, 1999). Ainsi, une vie florissante se réfère aux possibilités qu'a chaque personne selon les ressources dont elle dispose, mais aussi la façon dont elle les utilise dans les circonstances spécifiques et eu égard aux valeurs auxquelles elle adhère.

Ainsi, considérer la qualité de vie sans enfant dans la perspective de l'approche par les Capabilités a une double implication. D'une part, il s'agit de considérer le rôle que joue la personne elle-même pour réaliser une vie de qualité à travers ses possibilités de choix et ses ressources personnelles. On s'interroge donc sur la question de savoir si l'infécondité est un choix qui permet à la personne de vivre la vie qu'elle souhaite réaliser et donc si ces personnes ont des visions différentes de la parentalité.

D'autre part, la qualité de vie ne peut être résumée par une seule dimension, mais doit être conçue dans sa multi-dimensionnalité. Dans la perspective du rôle actuel de l'enfant, devenu avant tout pourvoyeur de joie au quotidien, plus qu'apport économique, les travaux récents ont mis l'accent sur le bien-être subjectif mesuré sur une échelle de satisfaction de la vie. On peut cependant s'interroger sur la pertinence des efforts d'appréhender le bien-être global lié à la parentalité par une mesure sur une échelle de satisfaction, basée le plus souvent sur la réponse à une question unique³ (Aasve et al, 2012 ; Myrskylä and Margolis, 2014 ; Balbo et Arpino, 2016). Le degré de satisfaction exprimerait le ressenti global des sentiments fondamentaux (« substantive feeling », Aasve et al, 2012). Toutefois, contrairement à ce qui est le cas pour la santé subjective, reconnue comme une mesure pertinente synthétisant la réalité vécue par la personne, il nous semble difficile de conclure de même pour la notion plus large de bien-être et, en particulier du bien-être lié à la parentalité. Nous rejoignons ici différentes critiques qui soulignent que le bonheur exprimé dans une enquête est influencé par la personnalité, par le contexte et par la situation du moment. Le bien-être subjectif peut alors correspondre à une rationalisation après coup, exprimant donc des préférences adaptatives, gommant les inégalités réelles de qualité de vie. On s'adapte à la réalité, par exemple en référence à des normes qui, comme le soulignent Widmer et Spini (2017), peuvent avoir des effets négatifs sur la qualité de vie. Comme le souligne Amartya Sen dans sa contribution à l'ouvrage *Capabilities and Happiness* (Bruni et al, 2008), la mesure du niveau de bonheur constitue certes un résultat important qui exprime la satisfaction dans divers domaines, mais il ne s'agit pas du seul but dans la vie, de la seule qualité valorisée (Sen, 2008). Il est rejoint par le commentaire de Hansen et al (2009) selon lesquels les parents peuvent exprimer le bonheur que leur procure l'enfant, même s'ils reconnaissent que, dans la réalité, l'enfant occasionne un certain nombre de désagréments et peut nuire à la qualité de la relation de couple. Dans l'analyse de données norvégiennes, Hansen (2012) relève aussi que les enquêtes ne cernent pas véritablement les types d'émotions pertinentes par rapport aux enfants, en particulier la dimension affective du bien-être. Il conclut alors à la nécessité de distinguer le rôle de l'enfant comme lien social, ou comme pourvoyeur de sens à l'existence, de son effet sur le bien-être du

moment. Le bonheur généré par les enfants ne correspond pas forcément aux sentiments exprimés en matière globale de bien-être et varie selon le domaine de l'existence considéré (Bernardi et al, 2017). C'est donc la situation réelle des individus dans différents domaines de l'existence qu'il importe de considérer.

1.3 Le cas de la Suisse

En Suisse, faire famille n'est pas tâche facile. L'aspiration à concilier famille et carrière et à des valeurs d'égalité de genre est confrontée à la réalité d'une société traditionnelle aux politiques familiales peu développées et à un partage des rôles et des tâches au sein du couple qui reste très inégalitaire (voir Rossier et al, dans ce volume⁴). Si les Suisses se déclarent heureux, classés deuxièmes après le Danemark dans le European Social Survey de 2006 (Aasve et al, 2012), contrairement au Danemark, leur bonheur n'est associé ni à une fécondité relativement élevée, ni à des politiques familiales développées⁵ (Kohler et al, 2005). On observe donc un double paradoxe d'un niveau élevé de bonheur dans un contexte d'infécondité répandue, mais aussi de valeurs familialistes et de politiques familiales conservatrices. La Suisse illustre la thèse d'une fécondité basse dans des cultures familialistes traditionnelles dans lesquelles les pressions normatives entraînent des effets émotionnels plus négatifs de la parentalité que dans les cultures plus individualistes, ou plus égalitaires en termes de relations de genre (Hansen, 2012). A ce poids émotionnel plus important s'ajoute la charge matérielle résultant de manque d'appuis institutionnels. On pourrait alors supposer que, en Suisse, les personnes sans enfant ont une meilleure qualité de vie que ceux qui fondent une famille.

On examine ici dans quelle mesure, en Suisse, les personnes sans enfant mènent une vie florissante, c'est-à-dire si elles ont autant d'opportunités que les parents pour vivre la vie qu'elles estiment de qualité. Concrètement, comme souligné plus haut, la perspective par les Capabilités nous conduit à nous pencher d'abord sur ce qui distingue les personnes avec ou sans enfant, y compris leurs préférences, avant de nous interroger sur diverses dimensions de leur bien-être. Nous considérons cela à travers trois questions. La première étape est de savoir si, actuellement, l'infécondité est florissante, dans le sens qu'elle correspond à un mode de vie et des valeurs différentes qui se répandent. Dans le contexte actuel d'enfants désirés par la presque totalité des jeunes adultes, est-ce que l'infécondité devient une option volontaire ou reste un choix par défaut justifié après coup? Dans la perspective selon laquelle la décision d'avoir un enfant est déterminée dans une grande mesure par le bien-être subjectif attendu (Balbo et Arpino, 2016), nous examinons aussi si les personnes sans enfants ont une perception différente des raisons d'avoir des enfants et des conséquences de la parentalité. Notre première

question est donc de savoir si l'infécondité s'accroît et si elle reflète des valeurs existentielles distinctes ou si elle est plutôt le résultat des aléas de l'existence. Est-ce que les personnes sans enfants ont des aspirations différentes ou est-ce que l'infécondité est plutôt le résultat de contraintes, c'est-à-dire de moindres ressources pour réaliser un projet de parentalité.

Dans un second temps, nous examinons le rôle des enfants pour la qualité de vie à deux moments du parcours de vie et en nous interrogeant sur quels aspects de l'existence sont influencés par la parentalité, s'il s'agit d'aspect conjoncturels ou plus durables, ou relever de traits de personnalité qui exprimeraient plutôt des profils distincts des personnes avec ou sans enfant. D'une part, on considère la charge qu'ils représentent dans le quotidien des jeunes parents – matérielle, affective, relationnelle –, et leur rôle dans leur bien-être subjectif et l'égalité au sein du couple. En miroir, il s'agit de considérer les sources d'épanouissement des personnes sans enfant, la liberté et l'autonomie que cela implique, les loisirs et la compensation par des liens sociaux plus forts, mais aussi le risque d'un surinvestissement professionnel et de sentiments dépressifs. Notre seconde question est donc de savoir si l'absence d'enfant au quotidien permet aux personnes sans enfant de s'épanouir, à savoir de vivre avec moins de contraintes.

D'autre part, on examine le rôle des enfants pour construire sa vieillesse en comparant la situation matérielle, le bien-être, le réseau des proches et l'intégration sociale de ceux qui ont eu des enfants et ceux qui n'en ont pas eu. On s'interroge donc sur le rôle des enfants comme ressource, dans le sens donné par Spini et al (2013, 2017), à savoir qui permet de faire face aux événements adverses de l'existence et ainsi d'atténuer la vulnérabilité. Permettent-ils de constituer un capital social qui représente une « réserve » utile pour construire une belle vieillesse ? Mais au-delà de références à des notions de stocks - les ressources ou les réserves – nous considérons le rôle d'agent que jouent les enfants. Constituent-ils un moyen qui accroît les capacités individuelles à utiliser les ressources disponibles pour réaliser la vie souhaitée ? En d'autres termes, selon la terminologie de l'approche par les Capabilités, jouent-ils un rôle de « facteur de conversion » (Robeyns, 2005 ; Bonvin et Farvaque, 2008 ; Chiappero-Martinetti et Venkatapuram, 2015). En comparant la situation des parents après le départ des enfants à celle des personnes n'ayant pas eu d'enfant, notre troisième question examine si les personnes sans enfant se sont épanouies à travers d'autres activités et d'autres liens qui les amènent à construire une vieillesse aussi florissante que les parents.

2. Données et méthodes

Nous utilisons ici les données de l'enquête suisse sur la famille - EFG, 2013⁶ – qui rappelons-le comportent certes des informations biographiques, mais ne constituent pas une enquête longitudinale (voir description dans l'article de Rossier et al, dans ce volume). Nous réalisons un bilan de la situation suisse par des analyses descriptives longitudinales (âge au premier enfant) et transversales (distribution des indicateurs de qualité de vie et des perceptions de l'image de l'enfant) et par l'examen des facteurs associés à l'infécondité avec des analyses de régression logistique (probabilités d'appartenir au groupe des personnes sans enfant selon une série de caractéristiques). Le cœur du travail, à savoir l'examen du différentiel de qualité de vie des parents et des non-parents, est réalisé par des régressions logistiques sur les différentes dimensions de la qualité de vie.

Mesurer l'absence d'enfant

L'absence d'enfant est mesurée ici par différents indicateurs selon la question concernée. La population cible est établie dans chaque cas en référence à la distribution du phénomène. Les tendances et caractéristiques de l'infécondité (Tableau 1) sont appréhendées par la mesure classique d'absence d'enfant né vivant. On considère ici l'ensemble des femmes de plus de 35 ans et des hommes de plus de 37 ans, à savoir l'âge auquel 75% des individus de l'échantillon ont eu leur premier enfant. L'examen des valeurs associées à l'enfant (Figure 2) distingue les personnes ayant eu ou non une expérience d'enfant à la maison, en considérant les enfants biologiques et adoptés, mais aussi les enfants du partenaire, résidant ou ayant résidé dans le ménage, et tout autre enfant accueilli dans le ménage. Outre la même limite d'âge inférieure, on ne retient que les femmes ayant respectivement moins de 51 ans et 61 ans (âge auquel 99% des parents n'ont plus d'enfant de moins de 13 ans à la maison). L'analyse du rôle des enfants au quotidien (Tableau 2) se base sur la présence, ou non, d'enfant dans le ménage durant la période de vie où la cohabitation avec un enfant est la plus fréquente : femmes de 32 à 56 ans et des hommes de 35 à 58 ans⁷. Le rôle de la parentalité dans les périodes tardives de la vie est examiné pour les personnes de 50 et plus qui vivent sans enfant dans le ménage et en comparant celles qui ont eu ou pas eu d'enfant (Tableau 3). On considère les personnes dès 50 ans pour éviter des effectifs trop faibles, mais surtout car la cinquantaine est une période charnière de la seconde partie de l'existence et donc de la préparation du grand âge (Wanner et al, 2005) eu égard aux engagements professionnels et au départ graduel des enfants⁸.

Les caractéristiques des personnes sans enfant (voir les fréquences dans le tableau 1)

Nous retenons ici quatre facteurs connus pour influencer la tendance à l'infécondité, en premier lieu les ressources individuelles à travers le niveau d'instruction et le revenu du ménage. Le niveau d'instruction est recodé en trois catégories, la première - école obligatoire – regroupant les niveaux primaire et secondaire inférieur⁹. Pour tenir compte de l'influence de la taille du ménage, on a calculé ici un revenu par tête, en divisant le revenu total du ménage par le nombre d'adultes plus la moitié de celui des enfants. Eu égard à la fréquence élevée de données manquantes (près de 30%), le revenu est ajouté séparément, dans un second modèle analytique. Deux autres facteurs connus pour leur rôle sur le projet d'enfant et sa réalisation sont le type d'activité professionnelle et le parcours de couple. Nous considérons trois catégories parmi les personnes en activité, en distinguant le degré de responsabilité et d'autonomie, à savoir le fait d'être indépendant ou salarié et, dans ce dernier cas, avec ou sans rôle de cadre. Le parcours de couple distingue les personnes dans une relation stable, c'est-à-dire cohabitant avec leur partenaire depuis au moins deux ans, groupe le plus nombreux, de ceux qui sont en couple depuis moins de 2 ans, ou n'ont pas de partenaire actuel mais en ont eu un ou plusieurs auparavant ; le troisième groupe regroupe les personnes n'ayant pas vécu en couple ou le sont depuis moins de deux ans (sans partenaire antérieur). Les analyses sont contrôlées pour trois caractéristiques jouant un rôle important dans les disparités d'infécondité, à savoir la région linguistique, le lieu de résidence (urbain/rural), ainsi que l'origine (né ou non en Suisse).

Image de l'enfant (voir détail dans le tableau en annexe 1)

Pour examiner si l'infécondité peut être expliquée par une perception plus négative de la parentalité, on retient les réponses à deux questions : une sur les conséquences perçues - « *Imaginez (même si vous ne le voulez ou pouvez pas) que vous ayez un (autre) enfant dans les trois prochaines années : quel effet pensez-vous que cela aurait sur différents aspects de votre vie ?* » - et l'autre sur les facteurs pouvant influencer la décision - « *On peut avoir diverses raisons pour vouloir, ou ne pas vouloir, un (autre) enfant. Dans quelle mesure votre éventuelle décision d'avoir, ou de ne pas avoir, un (autre) enfant dans les trois ans à venir dépendrait-elle des facteurs suivants ?* » -. Sur la base des résultats d'une analyse exploratoire en composante principale (AFCM), les différentes modalités ont été regroupées pour chacune des questions entre une dimension matérielle et une dimension relationnelle (et de bien-être).

Mesures de la qualité de vie (détail dans les tableaux des annexes 2, 3 et 4)

Sur la base de nos considérations relatives aux limites d'une mesure unique du bien-être, nous avons opté ici d'analyser le lien entre l'infécondité et la qualité de vie à travers une série d'indicateurs relatifs à diverses dimensions pertinentes pour la qualité de vie aux deux phases de la vie considérées ici. Pour les jeunes en âge de parentalité, nous retenons trois types de contraintes matérielles et organisationnelles (difficultés économiques, gestion du temps, conciliation travail-famille), des indicateurs de bien-être (santé autoévaluée, sentiments négatifs) et, pour ceux vivant en couple, du partage des tâches et de la qualité de la relation. Pour les personnes plus âgées, on garde les mêmes dimensions matérielles et de bien-être, mais en ajoutant le sentiment de solitude et en supprimant la pression du travail, puisque nombreux sont ceux déjà à la retraite. La vie relationnelle et sociale est appréhendée à travers la taille et l'intensité de leur réseau de proches et leur engagement en matière d'aide fournie et d'activités bénévoles.

3. En Suisse, une vie florissante sans enfant ?

3.1 L'infécondité, en Suisse, un choix de vie qui se répand ?

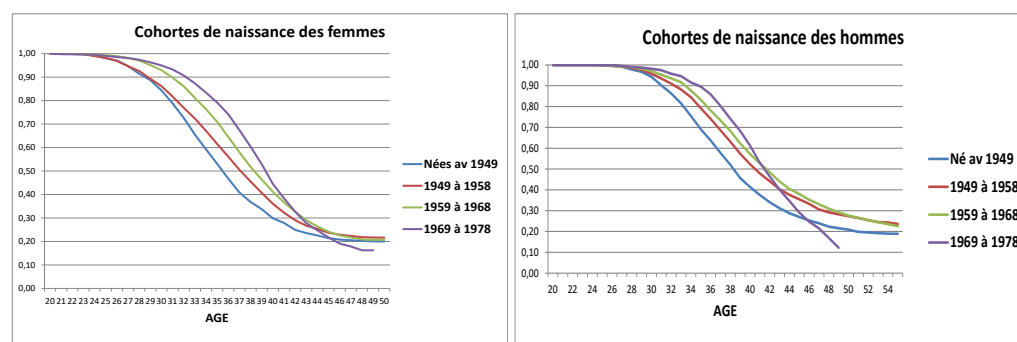
Notre première question est donc de savoir si l'infécondité correspond à des aspirations qui distinguent les personnes sans enfant des parents. On s'interroge donc de savoir s'il s'agit d'un nouveau mode de vie qui se répand et qui est choisi par des personnes dont les valeurs sont différentes de celles qui ont des enfants.

L'infécondité, un phénomène ancien, relativement stable.

L'infécondité s'est diffusée dans de nombreux pays occidentaux à partir des cohortes nées après la seconde guerre mondiale (Kreyenfel et al, eds, 2017 ; Miettinen et al, 2015). En Suisse, il s'agit d'un phénomène ancien (Lesthaeghe and Neels, 2002; Sauvain-Dugerdil, 2005; Burkimsher and Zeman, 2017). Le taux d'infécondité était déjà le plus haut d'Europe durant les années 1980-90 (cohortes nées dans les années 1950 et 1960): la parenthèse du baby boom y a été moins marquée et la reprise a démarré dès les cohortes nées vers 1935 et a dépassé 20% à partir de celles nées durant les années 1950. Ces taux sont rejoints par ceux de la Grande Bretagne et de l'Allemagne dix ans plus tard, et même dépassés par cette dernière. Depuis les cohortes nées durant les années 1970, l'infécondité s'est répandue en Finlande et aussi dans les pays du sud de l'Europe (Sobotka, 2017). Actuellement, c'est dans les pays de langue majoritairement allemande et en Europe du Sud, que le niveau est le plus élevé. L'intensité du phénomène n'atteint cependant pas celle des 19^{ème} et début du 20^{ème} siècle (autour d'un tiers en Suisse et en Autriche dans les cohortes nées en 1880-90, Viazzo 1989¹⁰). En Suisse, l'infécondité était un phénomène reconnu comme faisant partie des possibles (Sauvain-Dugerdil 1996 et 2005 ; Viazzo 1989). Historiquement, liés aux modes d'héritage et au manque de ressources économiques qui restreignaient l'accès au mariage, le célibat et l'infécondité ne signifiaient cependant pas une marginalisation sociale. Les oncles et tantes célibataires avaient un rôle dans la famille. Leur existence n'était pas stigmatisée comme une vie « vide » et même, comme le soulignait Preiswerk (2005), ils avaient une sorte de statut symbolique privilégié et, pour les femmes, une vie sans enfant pouvait être vue préférable aux lourdes charges domestiques des mères de famille nombreuse (Preiswerk, 1989).

L'analyse par cohorte des données de l'enquête suisse sur la famille (EFG 2013) corrobore les données de la littérature relatives au retard de l'âge à la première naissance

(Miettinen et al, 2015) et un niveau stable d'infécondité féminine autour de 20%. Elle confirme aussi des constats d'autres auteurs relatifs à des signes de changement dans un contexte général de remontée des premières naissances en Europe (Burkimsher, 2015, à partir des données du Human Fertility Database). D'une part, on observe un accroissement de l'infécondité masculine depuis les cohortes 1950, signalé aussi par Burkimsher et Zeman (2017) à partir des données du recensement 2000 et, d'autre part, un possible retournement de la tendance dans les deux sexes dans les générations les plus récentes qui va dans le sens de la légère diminution depuis la cohorte 1968, signalée par Sobotka (2017) à partir de données d'état civil.



Données EFG 2013.

Figure : Proportion sans enfant selon l'âge et la cohorte de naissance

Les facteurs associés à l'infécondité : l'instabilité du couple et, pour les femmes, les difficultés de concilier famille et carrière

Aujourd'hui, en Suisse comme en Europe, l'instabilité du couple et/ou les difficultés que rencontrent les femmes à concilier travail et famille jouent un rôle central dans l'infécondité (Tabl.1). L'analyse de régression montre que l'absence de partenaire stable est le facteur le plus fortement associé à l'infécondité. L'association largement décrite entre l'infécondité des femmes et leur niveau d'études est également marquée, ceci même en contrôlant pour la relation de couple, l'origine et le lieu de résidence. Même si, selon Burkimsher et Zeman (2017), son effet aurait quelque peu diminué, l'association reste forte. En d'autres termes, un capital scolaire élevé entraîne un coût d'opportunité accru de la maternité et donc une plus grande difficulté à concilier famille et carrière dans le contexte suisse. En revanche, dans les pays scandinaves caractérisés par des politiques familiales développées, l'association disparaît et s'inverse même en Finlande. Nos résultats montrent aussi que, en Suisse, les femmes sont plus souvent sans enfant lorsqu'elles exercent un emploi plus contraignant à savoir salarié, plutôt qu'indépendant, et d'autant plus lorsqu'elles ont des responsabilités. Pour les hommes, la relation inverse d'infécondité plus marquée chez les moins scolarisés, souvent décrite dans la littérature, par exemple pour la France (Köppen et al, 2017), et observée dans l'enquête suisse de 1995 (Sauvain-Dugerdil, 2005) semble s'estomper. Contrairement aux femmes, l'infécondité masculine n'est pas

corrélée à leur type d'activité professionnelle. La difficulté de concilier travail et famille semble donc bien rester une spécificité féminine.

Le revenu du ménage est introduit dans un second modèle, pour pouvoir identifier d'éventuels biais dus au nombre élevé de données manquantes à cet égard. Les résultats semblent cependant cohérents. Globalement, la présence d'enfant diminue le revenu par tête¹¹. Surtout, le contrôle pour les ressources financières, telles que décrites par le revenu par tête, témoigne bien de leur rôle pour moduler l'importance des autres facteurs¹². Pour les deux sexes, le contrôle pour le revenu du ménage diminue légèrement l'effet de l'instabilité du couple qui reste cependant la caractéristique qui distingue le plus les personnes avec ou sans enfant. Surtout, pour les femmes, l'influence du niveau d'études diminue considérablement et celui des professions à responsabilité disparaît. Le revenu semble compenser en partie le coût d'opportunité des plus éduquées et des contraintes accrues des activités à responsabilité. Les plus éduquées ne sont plus que légèrement plus souvent sans enfant et les cadres ne se distinguent alors plus significativement des autres salariées. Pour les hommes, même avec le contrôle pour le revenu du ménage, l'infécondité n'est pas influencée par le type d'activité, en revanche les plus instruits se distingueraient alors par une infécondité légèrement moindre. Ainsi, l'association négative entre paternité et niveau de scolarité n'aurait pas disparu, mais elle aurait été gommée par le statut lié à leur contribution économique au ménage (voir note 11).

Tableau 1 : Facteurs associés à l'infécondité.

Régression logistique sur la proportion de personnes sans enfants vivants.

Avec contrôle pour la région linguistique, le lieu de résidence (urbain/rural) et l'origine (né ou non en Suisse).

	FEMMES > 35 ans					HOMMES > 37 ans				
	Effectifs (%)	Exp B				Effectifs (%)	Exp B			
		Modèle 1	Modèle 2				Modèle 1	Modèle 2		
Revenu du ménage (Fr/mois par tête)										
Faible (<= 2'250)	20,6		,450	***		19,4		,537	***	
Moyen (ref) (2'251-4'999)	33,4		1			33,4		1		
Elevé (>=5'000)	16,3		2,253	***		21,6		1,519	***	
manquant	29,7					25,6				
Niveau d'études										
Ecole obligatoire	20,3	,728	***	,861		15,3	,989	1,040		
Secondaire (ref)	54,5	1		1		47,4	1	1		
Tertiaire	24,9	1,511	***	1,186	*	37,1	1,052	,858	*	
manquant	0,3					0,2				
Type d'activité										
Indépendant	7,7	,816	*	,746	*	9,9	,926	,939		
Salarié cadre	9,3	1,503	***	1,177		21,3	,917	,890		
Salarié non cadre (ref)	42,6	1		1		37,3	1	1,000		
Autre (sans emploi, étudiant, retraité)	40,3	,778	***	,807	*	31,5	,869	,963		
manquant	0					0				
Vie de couple										
Stable (partenaire actuel dps > 2 ans)	58,4	,336	***	,352	***	62,6	,235	***	,272	***
Partenaire(s) antérieur(s)	19,4	1		1		11,8	1,000	1,000		
Aucun (ou partenaire actuel <2 ans)	21,6	3,057	***	2,845	***	25,1	4,252	***	3,731	***
manquant	,6					,5				
Constante		,456	***	,416	***		,750	***	,682	***
*** P<= ,001 / ** P<= ,01 / *P<=,05										

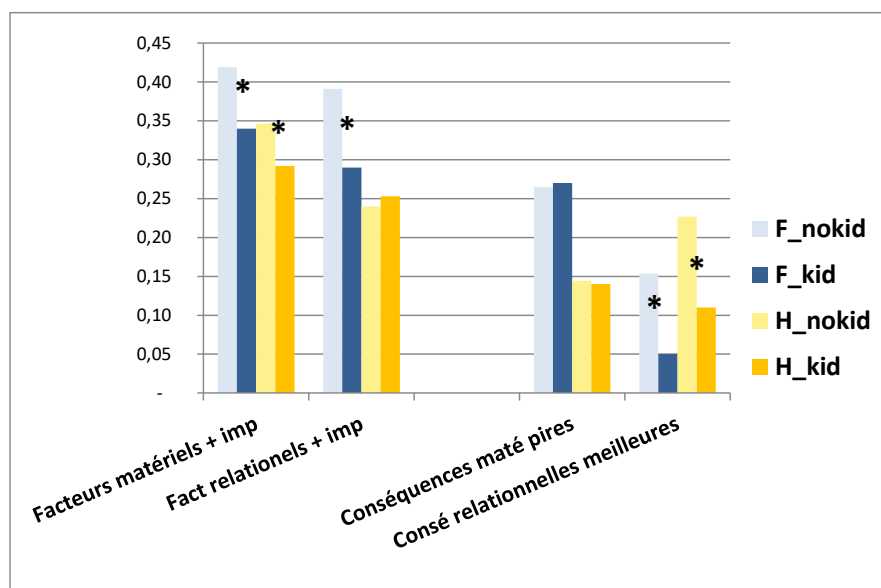
Source EFG-Suisse 2013

La perception de la parentalité : infécondité et image de l'enfant.

Si le niveau d'infécondité est resté stable au cours des 40 dernières années en Suisse, il ne semble pas être devenu pour autant un choix de vie lié à une vision négative de l'enfant. En effet, en 2013, comme lors de l'enquête nationale précédente de 1995, très peu de jeunes adultes déclarent ne pas vouloir d'enfant (5% parmi les femmes de moins de 25 ans). Ce constat est renforcé par l'observation de Burkimsher and Zeman (2017) sur des données longitudinales (panel suisse des ménages) selon laquelle les intentions de ne pas avoir d'enfant sont plus instables que celles d'en avoir : 11% des personnes âgées de moins de 38 ans en 2002, et ré-interrogées depuis lors au moins à trois reprises, déclarent au moins une fois ne pas souhaiter d'enfant, mais seuls 0,1% le répètent de façon consistante (au moins trois fois). Ces constats nous amènent à considérer que, en Suisse, la notion de projet de vie sans enfant ne fait pas sens et que la distinction entre infécondité volontaire ou non ne se justifie pas.

Les réponses aux questions relatives aux facteurs qui modulent la décision d'avoir un enfant (supplémentaire) et à celles sur l'anticipation des conséquences de la venue de l'enfant montrent que les personnes sans enfant n'ont pas une vision plus négative de l'enfant que les parents. Elles sont certes réalistes sur les contraintes matérielles et professionnelles qu'implique la parentalité, mais elles anticipent encore plus que les parents ses conséquences positives pour les relations avec le/la partenaire et avec l'entourage. Ce n'est donc pas une différence dans la vision de l'enfant et de ses conséquences sur le bien-être des parents qui pourraient expliquer un projet de vie sans enfant.

Sur la base de ces informations, on ne peut donc pas conclure que l'infécondité soit devenue en Suisse un mode de vie choisi qui se répand et répond à des valeurs distinctes relatives à la parentalité. Dans cette perspective, l'infécondité n'est pas florissante car il s'agit d'un phénomène qui n'est pas nouveau, qui reste rarement un choix explicite, mais est le résultat de contraintes diverses qui font que, finalement, on reste sans enfant.



* Différence avec/sans enfant significative : probabilité du Chi Carré <0,01

Figure 2 : Perception de l'impact de l'enfant.

Facteurs qui peuvent influencer la décision d'avoir un (nouvel) enfant & conséquences perçues de l'arrivée d'un (nouvel) enfant.

Indices matériels et relationnels cumulés (détail voir tableau annexe 1)

F 36-50 ans et H 38-60 ans avec/sans expérience d'enfant

3.2 Une vie de qualité libérée du poids des enfants au quotidien ?

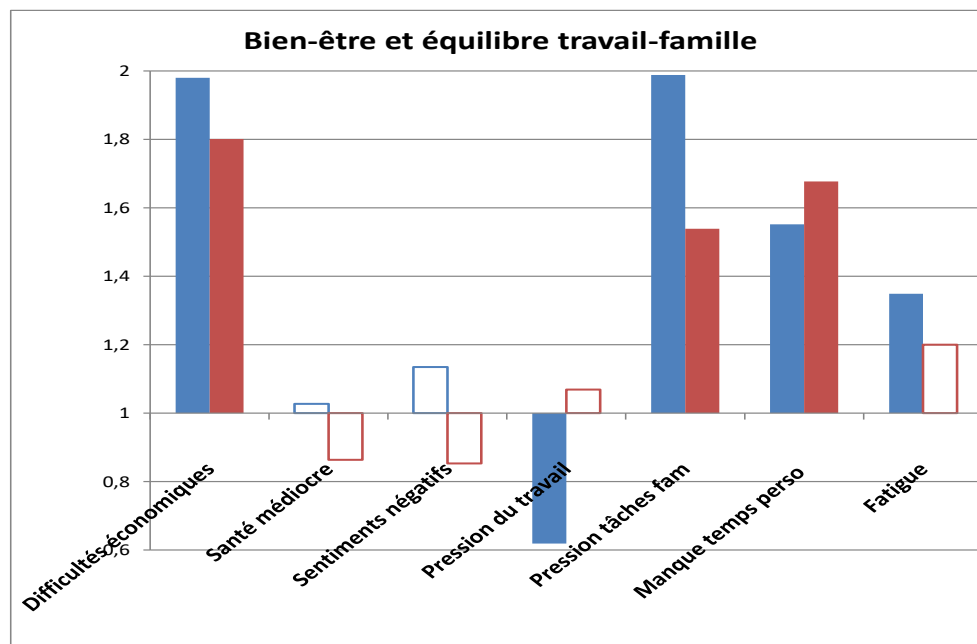
Nous considérons ici le rôle que les enfants jouent au quotidien sur différentes dimensions de la qualité de vie parmi des personnes en âge d'avoir des enfants à la maison, en comparant ceux qui en ont et ceux des mêmes groupes d'âge qui n'en ont pas. Il s'agit de tout enfant cohabitant (biologique, adopté, accueilli, du partenaire). Nous examinons l'influence des enfants sur trois dimensions de l'existence : la vie au quotidien, le bien-être et les relations de couple (Figure 3) ¹³. La charge des enfants au quotidien est analysée à travers la fatigue qui regroupe le sentiment de fatigue, celui de manque d'énergie et la difficulté de coordination des différentes activités, mais aussi à travers le sentiment de manquer de temps pour soi, la pression des tâches familiales, y compris leur empiètement sur la concentration au travail, et le poids des activités professionnelles et leur influence sur la capacité à réaliser les tâches domestiques. Nos résultats confirment la charge au quotidien des jeunes parents, mais aussi une forte différence de genre à cet égard. Contrairement aux femmes, la présence d'enfant n'accroît pas le sentiment de fatigue des hommes, bien qu'elle accroisse un peu plus que pour les femmes leur sentiment de manquer de temps pour soi. Ceci reflète le fait que, même si globalement le temps total de travail (tâches domestiques et activités professionnelles) des femmes et des

hommes est similaire¹⁴ (Csonka et Mosimann, 2017 ; Koncilja-Sartorius et Sauvain-Dugerdil, 2016), de grandes différences subsistent quant au type d'activités familiales et de loisirs. Ainsi les hommes renonceraient plus aux activités de repos, de volontariat et de socialisation, que de sport et de distraction, alors que c'est le contraire pour les femmes et, surtout, celles-ci restent plus souvent confrontées au multitasking, en particulier le partage de leur temps de loisir avec les enfants.

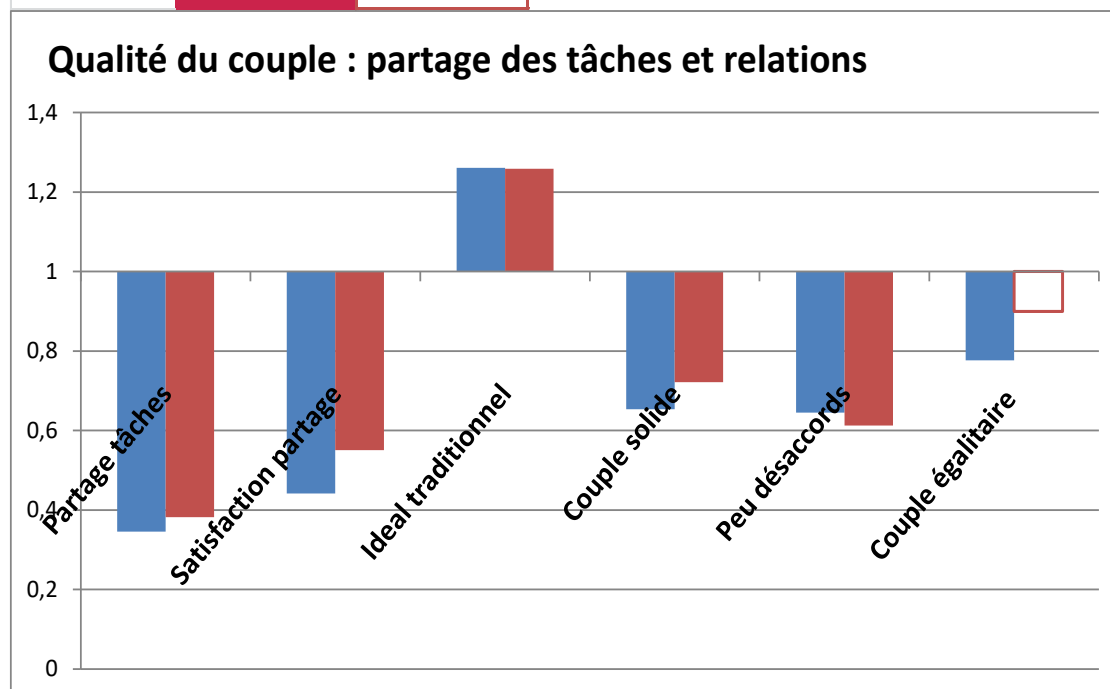
Les mères ressentent significativement plus de fatigue que les femmes sans enfant à la maison, ceci bien qu'elles rapportent moins de pression due au travail, ce qui est logique puisque, en Suisse, elles ont souvent interrompu ou diminué leur activité professionnelle. Donnant la priorité à la famille, les mères se sentent moins stressées par le travail que les femmes sans enfants. Pour les hommes, la pression professionnelle est globalement plus forte que pour les femmes (voir tableau annexe 2) mais, en revanche, la présence d'enfant ne la modifierait pas. Ces résultats rejoignent des observations en liaison avec la satisfaction au travail. Une étude en Allemagne (Bernardi et al, 2017) montre que l'arrivée de l'enfant ne modifie pas le degré de satisfaction professionnelle des hommes et accroît celui des femmes (après une diminution précédant la naissance). Et même, en France, les hommes sans enfant seraient moins satisfaits de leur travail que les pères de famille (Trancart et al, 2009).

Cette pression au quotidien n'affecte pas le bien-être des parents. Ceux-ci ne se distinguent pas significativement eu égard à leur évaluation subjective de leur état de santé en général et à la fréquence de sentiments négatifs (solitude, tristesse, nervosité et que peu souvent un sentiment de bonheur). Pour les hommes, c'est lorsque l'on contrôle pour la stabilité du couple que le différentiel disparaît. En revanche, nos résultats confirment que les parents rencontrent plus souvent des difficultés économiques.

Pour les personnes vivant en couple, on examine l'égalité du partage domestique, le degré de satisfaction et leur vision idéale à cet égard, ainsi que trois indices de qualité du couple (estimation de sa solidité, fréquence des désaccords sur plusieurs sujets, égalité dans les prises de décision). Corroborant de nombreux travaux à cet égard la présence d'enfant est associée à un partage des tâches moins équitable et à une moindre qualité et solidité de la relation. Pour les femmes, la présence d'enfant dans le ménage accroît un peu plus que pour les hommes l'inégalité et l'insatisfaction du partage des tâches. Les jeunes parents ont un idéal familial plus traditionnel et, pour les femmes, la charge d'enfant implique aussi de façon générale un couple plus inégalitaire dans ses prises de décision.



	Coefficient statistiquement	
	significatif (P <= 0,01)	non signif (P > 0,01)
Femmes		
Hommes		



Source : EFG 2013

Figure 3 : Qualité de vie des jeunes parents.

Probabilité relative (rapport de cote) des femmes/hommes avec enfant(s) cohabitant par rapport à ceux sans enfant dans le ménage. Régression logistique sur le bien-être contrôlé pour le groupe d'âge, la durée des études et la stabilité du couple et, parmi ceux vivant en couples, sur les relations de couple, avec contrôle pour le groupe d'âge et la durée des études. Femmes 32-56 ans et hommes 35-58 ans. Voir en annexe détail du contenu des indicateurs.

En bref, une vie sans enfant durant la période généralement consacrée à la parentalité implique un quotidien moins contraignant, libéré des contraintes économiques, de la pression du temps et de la fatigue que vivent les jeunes parents et, pour les personnes en couple, un meilleur partage des tâches et moins de conflits. Toutefois, malgré ces pressions du quotidien, les jeunes parents ont un bien-être subjectif qui n'est pas moins bon que celui des personnes sans enfant. Ces résultats corroborent le constat de Hansen (2012) selon lequel, il convient de distinguer l'effet de l'enfant sur le bien-être du moment, de son rôle pour donner sens à l'existence. La vie florissante des personnes libérés de la charge quotidienne des enfants ne semble donc que conjoncturelle.

3.3 Construire sa vieillesse sans enfant

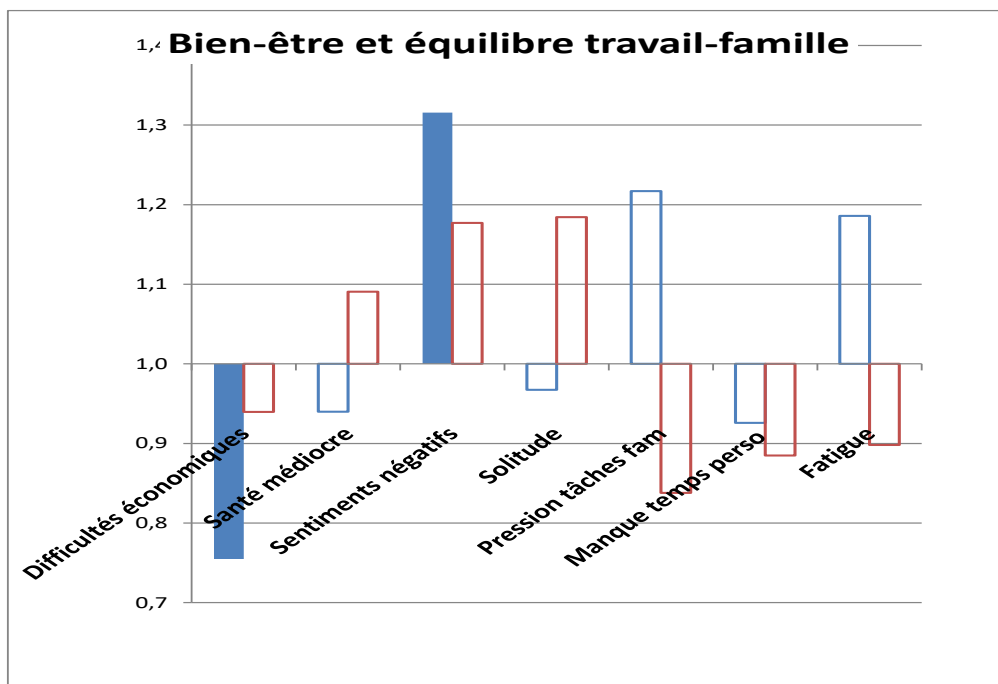
En comparant le vécu des parents après le départ des enfants à celui des personnes du même groupe d'âges qui n'ont pas eu d'enfant, nous nous interrogeons sur le rôle de « réserve » que jouent les enfants pour la qualité de vie durant la transition du grand âge. Nous reprenons ici les mêmes indicateurs de bien-être et ajoutons une série de mesures du réseau relationnel et de participation sociale. On constate donc (voir Figure 4) que, à cette période de la vie du nid vide, les parents ne se distinguent pas des personnes infécondes en matière de gestion du quotidien (pression de la vie familiale, manque de temps personnel et fatigue). L'éventuelle contribution aux soins et à la garde des petits enfants ne semble donc pas être une charge importante¹⁵, ni un engagement accru des personnes sans enfant auprès de parents âgés. Elles ne diffèrent pas non plus eu égard à leur santé perçue et leurs sentiments de solitude et, pour les hommes, de sentiments négatifs. Pour les femmes, bien que l'absence d'enfant n'influence pas leur santé subjective, c'est un facteur d'accroissement des sentiments négatifs. En revanche, les mères rencontreraient plus de difficultés économiques, ce qui est cohérent avec le fait que, ayant des carrières professionnelles intermittentes, leur revenu et le montant de leurs pensions de retraite sont moindres.

Surtout, on constate que les personnes qui n'ont pas eu d'enfant sont moins intégrées socialement. Leur réseau de proches est plus restreint : elles ont moins de confidents, fournissent moins d'aide et, pour les femmes uniquement, ont moins de proches susceptibles de leur fournir une aide pratique ou matérielle. En outre, femmes et hommes sans enfant s'engagent moins dans des activités bénévoles. Ce constat, contraire à l'idée que les personnes libérées des charges parentales s'investiraient dans des engagements sociaux durables, est

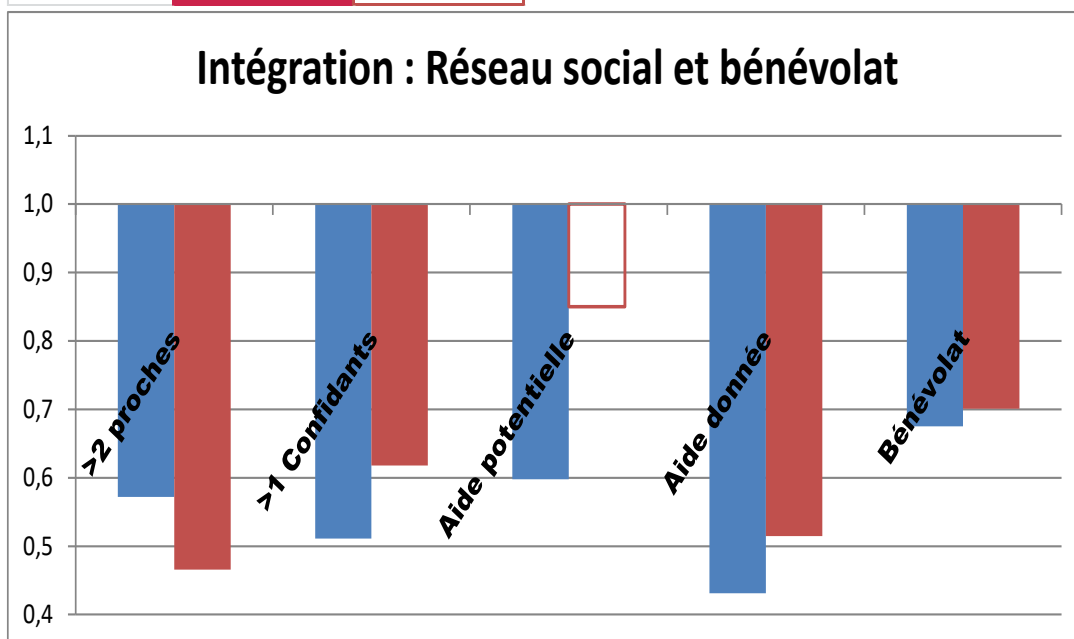
corroboré dans une moindre mesure par l'étude d'Albertini et Kohli (2017) qui montrait que, dans onze pays européens, les personnes de plus de 50 ans sans enfant ne s'engagent pas plus que les parents dans le bénévolat.

Les analyses sont faites en contrôlant pour le groupe d'âge, le niveau d'études et la présence d'un.e partenaire. Pour les femmes, le niveau d'éducation ne modifie pas significativement le différentiel de qualité de vie après 50 ans. En revanche, dans les deux sexes, le contrôle pour le groupe d'âge annule le différentiel en matière de santé subjective, de pressions de la vie familiale et de fatigue qui évoluent donc en avançant en âge : la santé subjective se détériore, alors que la fatigue et les pressions familiales diminuent, ces dernières particulièrement chez les femmes. L'absence de partenaire est, nous l'avons vu, un facteur important associé à l'infécondité¹⁶. La littérature souligne aussi l'importance de la présence d'un partenaire sur le bien-être durant la seconde moitié de l'existence. Dans nos résultats, le contrôle pour la présence ou non d'un.e partenaire annule le différentiel en matière de sentiments de solitude et, pour les hommes, celui relatif à leurs sentiments négatifs. En revanche, ces trois facteurs en particulier la présence du partenaire ne modifient pas le désavantage des personnes infécondes en matière d'intégration sociale. Dans ce cas, c'est le fait d'avoir eu des enfants qui compte.

En bref, durant la transition vers la vieillesse, les personnes n'ayant pas eu d'enfant ne jouissent pas d'une vie plus florissante que les parents. Elles ne se distinguent pas de ces derniers dans leur bien-être au quotidien, les femmes sans enfant ayant même plus souvent des sentiments négatifs. L'absence d'enfant a certes permis aux femmes de s'investir plus professionnellement, ce qui se reflète dans une meilleure situation économique, mais le rôle des enfants pour construire un réseau et s'intégrer socialement n'est pas compensé par d'autres liens forts. Les personnes sans enfants apparaissent donc significativement moins intégrées socialement.



	Coefficient statistiquement	
	significatif (P<= 0,01)	non signif (P>0,01)
Femmes	■	□
Hommes	■	□



Données EFG 2013

Figure 4 : Qualité de vie après 50 ans des personnes infécondes.

Probabilité relative (rapport de cote) des femmes/hommes n’ayant pas eu d’enfant par rapport aux mères/pères dont les enfants ont quitté le domicile parental. Régression logistique sur le bien-être et l’insertion sociale, contrôlé pour le groupe d’âge, la durée des études et la présence d’un partenaire. Voir en annexe, tableaux 2 et 4, le détail du contenu des indicateurs.

4. Discussion et conclusion : en Suisse, une vie florissante sans enfant ?

Nos résultats ne permettent pas d'affirmer que vivre sans enfants représente une vie florissante. Dans le contexte suisse, l'infécondité n'est pas un projet de vie qui se répand et la libération de la charge des enfants au quotidien, si elle est certes appréciée par les jeunes adultes, n'ouvre pas des opportunités d'intégration sociale profonde et durable.

En Suisse, l'infécondité est un phénomène ancien, largement répandu, dont le niveau est stable et n'exprime pas un nouveau mode de vie. Les transformations de la place de l'enfant dans les projets et pour la qualité de vie, à savoir, pour reprendre le terme de Leridon (1995), la montée des « enfants du désir » n'a pas été accompagnée par la montée parallèle du choix d'une vie sans enfant. Nos résultats montrent aussi que les personnes infécondes n'ont pas une vision plus négative de l'enfant. L'infécondité reste plus subie que choisie, résultant de la fragilité du couple et de difficultés de conciliation travail et famille dans un contexte de valeurs et de politiques familiales conservatrices. L'infécondité reste largement l'expression d'un régime de faible nuptialité, historiquement exprimé par des taux élevés de célibat, mais aussi par une divortialité importante et relativement ancienne. Bien que le taux de naissances hors mariage se soit accru considérablement ces dernières années, il reste bien en-deçà de celui de nombreux autres pays européens. L'enfant reste associé au couple stable et formalisé. La qualité de vie est certes influencée par la présence d'un.e partenaire. C'est particulièrement le cas pour les hommes pour lesquels le contrôle pour la vie en couple annule l'influence positive des enfants pour une meilleure santé subjective et moins de sentiments négatifs. Dans les deux sexes, la présence d'un partenaire annule aussi le rôle des enfants pour diminuer les sentiments de solitude. Mais nos résultats montrent que la présence du partenaire ne supprime pas les pressions économiques et de gestion du quotidien des jeunes parents, ni ne compense le rôle de « réserve » joué par les enfants pour l'insertion sociale aux âges plus avancés.

Ces résultats soulignent bien que considérer la qualité de vie en termes de possibilité d'épanouissement implique de prendre en compte diverses facettes qui distinguent la vie sans enfant de celle des parents. En analysant les opportunités tant matérielles, que relationnelles, émotionnelles ou sociales, on distingue ici à la fois des aspects du bien-être au quotidien et des aspects plus existentiels. Comme l'ont démontré d'autres auteurs (par exemple Umberson et al, 2010 ou Bernardi et al, 2017), la qualité de vie associée à la parentalité ne peut pas être appréhendée par une dimension unique. Mais au-delà de la juxtaposition de quelques domaines de l'existence, il importe de distinguer les implications de la parentalité à court et plus long terme et, plus largement, dans la perspective de Hansen et al (2009), ses conséquences au

niveau du bien-être, de son rôle pour donner sens à l'existence. Ainsi, nos résultats confirment que, certes, dans le contexte suisse dans lequel la charge des enfants repose surtout sur la famille, les jeunes parents rencontrent des difficultés dans la gestion du quotidien, mais elles ne semblent pas mettre en péril des aspects plus existentiels, comme leur santé subjective.

Surtout, nos résultats montrent l'influence de la présence d'enfant pour la construction de la vieillesse ; l'enfant contribuerait à la mise en place de liens sociaux et émotionnels forts, importants pour les étapes ultérieures de l'existence. Ainsi, vieillir sans enfants n'affecte pas les sentiments de bien-être, mais est associé à un réseau de proches plus restreint et moins d'engagements sociaux. Cette étude suggère donc que l'enfant jouerait un rôle de facteur de conversion pour construire un réseau social. Ainsi, les parents auraient une vie socialement plus intégrée et une plus grande capacité à accéder et utiliser les ressources sociales pour « vivre la vie qu'ils ont raison de valoriser ». Leur réseau social constituerait une réserve qui, pour les personnes sans enfant ne serait pas compensée durablement par un réseau d'amis et des engagements sociaux construits à travers la sphère professionnelle, le couple ou la famille d'origine.

Avoir « la possibilité de s'épanouir à [sa] façon » (Nussbaum, 2006) introduit aussi le rôle de la capacité des individus à réaliser leurs aspirations et donc une interrogation sur les sources d'inégalités entre individus vivant dans le même contexte, en particulier les différences d'opportunités entre femmes et hommes. Certes, dans les deux sexes, une vie sans enfant ne peut pas être qualifiée de plus florissante que l'existence des parents, mais faire famille reste pour les femmes un changement plus drastique que pour les hommes. Dans la ligne des nombreux travaux qui montrent que, en Suisse, l'arrivée de l'enfant représente une bifurcation entre la vie des femmes et celle des hommes, le présent travail confirme que la parentalité entraîne ce que Lévy et collègues avaient dénommé le statut maître sexué (Kruger et Lévy, 2000 ; Lévy et al, 2002), exprimant un partage traditionnel des rôles. Quand elles deviennent mères, les femmes accordent la priorité à la famille, alors que les hommes investissent encore plus dans leurs activités professionnelles. Nos résultats éclairent cette bifurcation à travers au moins quatre types d'indices qui montrent que la parentalité a un impact moindre pour les hommes que pour les femmes :

- La nécessité de choisir entre carrière et famille, ou du moins de diminuer ses activités professionnelles, reste une réalité féminine. Ainsi les jeunes mères expriment moins de pressions dues aux activités professionnelles que les femmes sans enfant dans le ménage, mais elles déclarent plus de difficultés économiques, un manque à gagner qui

perdre aussi aux âges avancés. Comme dans l'étude de Bernardi et al (2017) en Allemagne, un autre pays connu pour ses valeurs familiales traditionnelles, à cet égard, les pères ne se distinguent pas des autres hommes. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils ne souhaitent pas un meilleur équilibre entre travail et famille. En effet, c'est autant pour les hommes que pour les femmes que la présence d'enfant diminue la satisfaction relative au partage des tâches et que la parentalité accroît les pressions dues aux tâches familiales et, pour les pères l'impression de manquer de temps pour soi.

- Malgré une contribution accrue des hommes aux travaux domestiques et, surtout, aux soins aux enfants, le partage des tâches au quotidien reste inégalitaire tant dans leur durée que leurs spécificités (Csonka et Mosimann, 2017 ; LeGoff et Girardin, 2016). Dans la présente analyse, cette inégalité s'exprime par une fatigue au quotidien plus marquée chez les mères de famille que pour les femmes sans enfant alors que, à cet égard, les pères ne se distinguent pas des autres hommes.
- La prééminence d'une norme de répartition traditionnelle des rôles - homme gagnepain et femme qui assume la majeure partie des tâches familiales et domestiques - s'exprime en Suisse par un coût d'opportunité accru de la parentalité, et donc une infécondité plus élevée, parmi les femmes ayant une formation supérieure, un revenu professionnel plus élevé, mais aussi des activités professionnelles plus contraignantes. Au contraire, l'infécondité masculine est généralement plus marquée parmi les hommes des classes moins favorisées, souvent d'origine étrangère. Les données de l'EFG 2013 (Tableau 1) montrent cependant que cette inégalité d'accès des hommes à la constitution de la famille n'est que faible. D'autre part, pour les femmes, des ressources économiques renforcées permettent aussi de mieux gérer la maternité, leur donnant notamment la possibilité d'externaliser certaines tâches. Ainsi, le risque accru d'infécondité parmi les femmes assumant des responsabilités professionnelles de cadre disparaît lorsque l'on contrôle pour le revenu du ménage, et celui associé au niveau d'éducation s'atténue.
- Les femmes n'ayant pas élevé d'enfant se distinguent ici des mères par l'importance plus grande qu'elles attribuent aux facteurs tant matériels que relationnels qui peuvent influencer leur décision d'enfant, alors que, pour les hommes, l'écart ne concerne que les facteurs matériels. Et, globalement, les données montrent que les femmes anticipent plus les implications de l'arrivée d'un enfant que les hommes, et encore plus eu égard aux facteurs et conséquences matériels que relationnels (Figure 2). Ceci est corroboré

par un désavantage relationnel un peu plus marqué pendant la vie après la période parentale, ainsi qu'un différentiel en matière de sentiments négatifs que parmi les femmes.

Nous analysons ici le rôle de la parentalité sur la qualité de vie en comparant la situation des parents à celles des personnes sans enfant. Nous contrôlons les résultats pour un certain nombre de caractéristiques – le niveau d'instruction, l'âge, la présence d'un partenaire stable – mais ne considérons pas les motivations et les raisons qui ont conduit à rester sans enfant. D'une part, l'infécondité volontaire reste très marginale et la notion-même très difficile à définir. D'autre part, par leur nature transversale les données de l'enquête suisse sur la famille ne permettent pas d'examiner les parcours de vie qui ont conduit à rester sans enfant. Un examen des trajectoires de vie permettrait aussi de comprendre comment se construit le réseau de soutien et pourquoi les personnes sans enfant s'engagent moins dans le bénévolat et vérifier qu'il n'y ait pas un effet de sélection, à savoir que ces personnes, pour d'autres raisons, avaient déjà moins d'engagements sociaux. Finalement, pour les phases plus tardives de l'existence, il ne nous est pas non plus possible de prendre en compte l'intensité et la qualité de la relation avec les enfants adultes (Connidis, 2001 ; Umberson et al, 2010 ; Albertini et Kohli, 2017).

Nos résultats illustrent bien le paradoxe suisse d'un niveau élevé d'infécondité dans un contexte de valeurs familialistes, d'un des pays les plus riches et un des peuples qui se déclare le plus heureux. Comme le suggèrent Frey et Stutzer (2000), c'est dans le système fédéraliste, à savoir la proximité avec les institutions, que se trouveraient les racines du bonheur exprimé par les Suisses. Mais les institutions familiales restent fortement ancrées dans des valeurs conservatrices qui s'expriment par une politique familiale peu développée et une « révolution de genre inachevée » qui accroissent le coût d'opportunité de la parentalité et contribuerait à un report de la réalisation du projet d'enfant et finalement à son abandon, particulièrement parmi les femmes les plus éduquées. Au quotidien, les parents de jeunes enfants sont doublement désavantagés, car ayant des moyens financiers moindres et devant faire face à de fortes contraintes matérielles et organisationnelles. Mais la parentalité n'affecte pas leur bien-être plus existentiel et, à plus long terme, les parents auraient un meilleur ancrage social que les personnes sans enfants. Les tendances à venir de l'infécondité et de la qualité de vie des personnes avec ou sans enfant constituent donc un enjeu social important, en termes de nécessité d'appuis aux jeunes parents, mais aussi aux plus âgés sans enfant. En concevant la qualité de vie en termes d'opportunités de jouir d'une existence choisie et, non pas simplement, de bien-être du moment, il s'agit alors de considérer quelles politiques permettraient de mieux

répondre aux besoins quotidiens des jeunes parents et à l'insertion sociale des personnes vieillissant sans enfant.

Pendant plusieurs décennies, la Suisse a été un des pays au niveau d'infécondité le plus élevé, qui a été rejoint ensuite par l'Allemagne, puis par d'autres pays aux caractéristiques très variées. Actuellement, cette convergence s'accompagne d'une stabilisation des niveaux et même, dans certains pays, dont la Suisse, on observe une légère baisse. Il conviendra d'examiner les tendances à venir et s'interroger en particulier sur leurs liens avec une éventuelle diminution des inégalités de genre dans la sphère privée. Le constat selon lequel le revenu du ménage diminuerait le différentiel de coût d'opportunité de la maternité, suggérerait cependant que des inégalités économiques pourraient se substituer aux inégalités de genre.

5. Notes

¹ Journal of Happiness Studies, depuis 2000.

² «*The idea that human beings should have a chance to flourish in their own way ...*»

³ « Dans quelle mesure êtes-vous satisfait-e ou non avec votre vie en générale », « How happy are you ? » ESS

⁴ Clémentine Rossier, Claudine Sauvain-Dugerdil et Laura Bernardi : Bien-être des individus dans des familles non-standards en Suisse. Cadre introductif à une série d'analyses de l'Enquête sur les Familles et les Générations (EFG-2013).

⁵ Selon Frey et Stutzer 2000, le bonheur national serait associé à la démocratie directe et au fédéralisme.

⁶ La plupart des variables explicatives proviennent du questionnaire écrit envoyé par la poste après l'entretien par téléphone et qui pouvait aussi être rempli sur internet. Le taux de réponse est relativement bon pour ce genre d'exercice (86%).

⁷ A 32 et 35 ans, un plus d'un tiers des mères (39%) et des pères (38%) ont déjà eu leur premier enfant ; 56 et de 58 ans, la moitié des parents ont encore au moins un enfant à la maison, proportion qui chute ensuite rapidement.

⁸ Le départ des enfants est graduel et de plus en plus tardif (seuls 42% des parents entre 51 et 60 ans n'ont plus d'enfants dans le ménage), un contrôle pour le groupe d'âge est introduit dans les analyses. D'autre part un test en refaisant les calculs parmi les personnes de plus de 60 ans aboutit à des résultats identiques.

⁹ Vu leurs effectifs faibles et la spécificité des personnes n'ayant pas dépassé le primaire, nous ne jugeons pas approprié de les distinguer.

¹⁰ Dans la vallée de Bagnes, Valais, Suisse, durant la première moitié du XIX^{ème} siècle, parallèlement à une détérioration de la situation économique des populations alpines, le célibat et l'infécondité féminine se sont accrus considérablement, atteignant parmi les cohortes nées entre 1825 et 1849, 31% de célibat féminin et 17 % d'infécondité parmi les femmes mariées (Sauvain-Dugerdil, 1996).

¹¹ Ces résultats corroborent ceux de l'Office fédéral de la statistique (Csonka et Mosimann, 2017) sur le revenu disponible équivalent qui prend aussi en compte les dépenses fixes et introduit une pondération pour le nombre de personnes. Ils montrent que ce sont les couples sans enfants qui sont les mieux lotis et que le revenu est inversement proportionnel à l'âge du plus jeune enfant.

¹² L'association avec le revenu professionnel personnel, résultats non figurés ici, vu la proportion encore plus élevée de données manquantes (35% des hommes et 45% des femmes), semblerait montrer des résultats similaires à ceux relatifs au niveau d'éducation à savoir un coût d'opportunité marqué pour les femmes de haut revenu, mais à l'inverse des obstacles financiers à la paternité masculine des moins aisés. L'infécondité des femmes croît avec leur niveau de revenu (à 50 ans, respectivement 41% parmi les plus riches, 19% dans le groupe intermédiaire et 7% parmi les revenus les plus bas sont sans enfant), mais parmi les hommes l'infécondité est moindre lorsque le revenu est plus élevé (à 60 ans, respectivement 12% parmi les plus riches, 18% et 25%). Pour les hommes, on aurait donc une relation inverse entre l'effet du revenu global du ménage et leur revenu propre, c'est-à-dire leur contribution personnelle. Cette question de l'effet de la part du revenu de chacun des membres du couple serait donc à approfondir, ce que les données de l'EFG ne permettent pas.

¹³ Voir en annexe, tableaux 2 et 3, le détail du contenu des indicateurs de qualité de vie.

¹⁴ Et même un peu plus élevé pour les hommes, sauf lorsqu'il y a des enfants de moins de 4 ans (Csonka et Mosinann, 2017)

¹⁵ Parmi les femmes de plus de 50 ans ayant eu des enfants qui ont quitté le ménage, 28% sont grand-mère, c'est le cas de 33% des hommes.

¹⁶ La vie en couple reste le mode dominant parmi les personnes âgées entre 51 et 80 ans, mais si c'est le cas de trois-quart des femmes (73%) qui ont eu des enfants, cette proportion diminue à 55% parmi celles sans enfant ; ces chiffres étant de 91% et 70% pour les hommes.

6. Références

- AASSVE Amstein, GOISIS Alice and SIRONI Maria, 2012, “Happiness and childbearing across Europe”, *Social Indicator Research*, 108, p. 65-86.
- ALBERTINI Marco and KOHLI Martin, 2017, “Childlessness and intergenerational transfers in later life” in KREYENFELD Michaela and KONIETZKA Dirk (eds), *Childlessness in Europe: Contexts, Causes, and Consequences*. Demographic Research Monograph. Springer Open. Chap.17, p. 351-68
- ANGELES Luis, 2010, “Children and life satisfaction”, *Journal of happiness Studies*, 11(4), p. 523-538.
- ARIES Philippe, 1960, *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*. Paris, Plon.
- BADINTER Elisabeth (1980, réédité 2010) : *L'amour en plus - Histoire de l'amour maternel (XVIIe-XXe siècle)*. Flammarion.
- BALBO Nicoletta and ARPINO Bruno, 2016, “The role of family orientation in shaping the effect of fertility on subjective wellbeing : a propensity score matching approach”, *Demography*, 53, p. 955-978.
- BERNARDI Laura, BOLLMANN Grégoire, POTARCA Gina and ROSSIER Jérôme, 2017, « Multidimensionality of well-being and spillover effects across life domains : How do parenthood and personality affect changes in domain-specific satisfaction ? », *Research in Human Development*, 14, p. 26-51.
- BILLARI Francesco, 2008, « The happiness commonality : fertility decisions in low-fertility settings », in UNECE (eds), *How generations and gender shape demographic change*, p. 7-38, New York and Geneva, United Nations.
- BILLARI Francesco, PHILIPOV Dimitri and TESTA Maria Rita, 2009, « Attitudes, norms and perceived behavioural control : explaining fertility intentions in Bulgaria », *European Journal of Population*, 25(4), p.439-465.
- BONVIN Jean-Michel et FARVAQUE Nicolas, 2008, *Amartya Sen : Une politique de la liberté*. Michalon, Le bien commun.
- BURKIMSHER Marion, 2015, “Europe-wide fertility trends since the 1990s : Turning the corner from declining first birth rates”, *Demographic Research*, 12(21), p. 621-656.
- BURKIMSHER Marion and ZEMAN Krystof, 2017, “Childlessness in Switzerland and Austria”, in KREYENFELD Michaela and KONIETZKA Dirk (eds), *Childlessness in Europe: Contexts, Causes, and Consequences*, Demographic Research Monograph. Springer Open, chap.6, p. 115-137.
- CALDWELL John C., 1982, *Theory of fertility decline*. London, Academic Press.

- CHIAPPERO-MARTINETTI Enrica and VENKATAPURAM Sridhar, 2014, “The Capability approach : a framework for population studies”, in SAUVAIN-DUGERDIL Claudine (ed), *Demographic Analysis using Sen’s Capability Approach: Case Studies from Mali and Ghana*, African Population Studies, 58, p.708-720, <http://aps.journals.ac.za/pub/issue/view/58>
- CLARK Andrew E., DIENER Ed, GEORGELLIS Yannis and LUCAS Richard E., 2008, « Lags and leads in life satisfaction. A test of the baseline hypothesis », *Economic Journal*, 118(529), p.222-243.
- COENEN-HUTHER Josette, 2005, « Le souhait d’enfant : un idéal situé », in LE GOFF Jean-Marie, SAUVAIN-DUGERDIL Claudine, ROSSIER Clémentine et COENEN-HUTHER Josette, *Maternité et parcours de vie. L’enfant a-t-il toujours une place dans les projets des femmes en Suisse ?* Peter Lang, série Population, Famille et Société, 4, p. 85-133.
- CONNIDIS Ingrid Arnet, 2001, *Family ties and aging*, Thousand Oaks, CA, Sage Publication.
- CSONKA Yvon et MOSIMANN Andrea, 2017, *Les familles en Suisse*, Office Fédéral de la statistique, Neuchâtel, 110 p.
- DEBEST Charlotte , 2014, *Le choix d’une vie sans enfant*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 215 pages.
- DE SINGLY François, 1996, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan.
- DRAGO Robert and Y. LEE Ya-Ning, 2009, “The parenting of infants. A time-use study”, *Monthly Labor Review*, 132(10), 33-43.
- EASTERLAIN Richard A., 2003, “Explaining happiness”, *Proc. National Academy of Sciences of the United States of America*, 100(29), p. 11176-11183.
- FREY Bruno S. and STUTZER Aloys, 2000, “Happiness, economy and institutions”, *Economic Journal*, 110(466), p. 918-938.
- FRIEDMAN Debra, HECHTER Michael and KANAZAWA Michael, 1999, “Theories of the value of children : a new approach”, in LEETE Richard (ed), *Dynamics of values in fertility change*, chap.2, p. 19-50, OUP.
- HANSEN Thomas, SLAGSVOLD Britt and TORBJORN Moum, 2009, “Childlessness and psychological well-being in middle and old age: an examination of parental status effects across a range of outcomes”, *Social Indicators Research*, 94, p.343-362.
- HANSEN Thomas, 2012, “ Parenthood and Happiness: a Review of Folk Theories Versus Empirical Evidence”, *Social Indicators Research*, 108 (1), p. 29-64.

- KOHLER Hans Peter, BEHRMAN Jere R. and SKYTTE Axel, 2005, “Partner + Children= Happiness? The effects of partnerships and fertility on well-being”, *Population and Development Review*, 31(3), p. 407-445.
- KONCILJA-SARTORIUS Béatrice et SAUVAIN-DUGERDIL Claudine, 2016, « Nouveaux parents : quelle égalité face au temps? », in LE GOFF Jean-Marie et LEVY René (dir), *Devenir parent, devenir inégaux. Transition à la parentalité et inégalités de genre*. Seismo, Zurich et Genève, Chap.5, p.130-163.
- KÖPPEN Katja, MAZUY Magali and TOULEMON Laurent, 2017, “Childlessness in France”, in KREYENFELD Michaela and KONIETZKA Dirk (eds), *Childlessness in Europe: Contexts, Causes, and Consequences*, Demographic Research Monograph. Springer Open, chap.4, p. 77-96.
- KREYENFELD Michaela, 2010, “Uncertainties in female employment careers and the postponement of parenthood in Germany”. *European Sociological Review*, 26(3), 351–366.
- KREYENFELD Michaela and KONIETZKA Dirk (eds), 2017, *Childlessness in Europe: Contexts, Causes, and Consequences*, Demographic Research Monograph. Springer Open.
- KRUGER Helga and LEVY René, 2000, « Masterstatus, Familie und Geschlecht. Vergessene Verknüpfungslogiken zwischen Institutionen des Lebenslaufs“, *Berliner Journal für Soziologie*, 10(3), p.379-401.
- LE GOFF Jean-Marie et GIRARDIN Nadia, 2016, « Répartition des tâches domestiques et de soins aux enfants. », in LE GOFF Jean-Marie et LEVY René (dir), *Devenir parent, devenir inégaux. Transition à la parentalité et inégalités de genre*. Seismo, Zurich et Genève, Chap.3, p.76-108.
- LE GOFF Jean-Marie, SAUVAIN-DUGERDIL Claudine, ROSSIER Clémentine et COENEN-HUTHER Josette, 2005, *Maternité et parcours de vie. L'enfant a-t-il toujours une place dans les projets des femmes en Suisse ?* Peter Lang, série Population, Famille et Société, No4.
- LERIDON Henri, 1995, *Les enfants du désir*, Paris, Hachette-Littératures.
- LESTHAEGHE Ronald and NEELS Karel, 2002, “From the First to the Second Demographic Transition - An Interpretation of the Spatial Continuity of Demographic Innovation in France, Belgium and Switzerland”, *European Journal of Population*, 18, p. 225-260.

- LEVY René, WIDMER Eric, KELLERHALS Jean, 2002, “Modern family and modernized family traditionalism ? Master status and the gender order in Switzerland” , *Electronic Journal of Sociology*, 6(64).
- MIETTINEN Anneli, ROTKIRCH Anna, SZALMA Ivett, DONNO Annalisa and TANTURRI Maria-Letizia, 2015, “Increasing childlessness in Europe: time trends and country differences”, European Union Research Project Families and Societies, Working Paper 33. MYRSKYLÄ Mikko and MARGOLIS Rachel, 2014, “Happiness: Before and after the kids”, *Demography*, 51, p. 1843–1866.
- NUSSBAUM Martha, 2006, *Frontiers of Justice*, The Belknap Press of Harvard University.
- PAILHE Ariane et SOLAZ Anne, dir, 2009, *Entre famille et travail: Des arrangements de couple aux pratiques des employeurs*. Paris, INED, La Découverte. _
- PREISWERK Yvonne, 1989, « Profession: sage-femme », in CRETTEZ Bernard (ed), *Terres de femmes*, Itinéraires Amoudruz VI. Musée d’ethnographie, Genève.
- PREISWERK Yvonne, 2005, « Cultural and Social Perception of the gender- and age-based relationships. Exemplarity of societies in the Alpine valley of Switzerland”, in SAUVAIN-DUGERDIL Claudine, LERIDON Henri and MASCIE-TAYLOR Nicholas, *Human Clocks. The bio-cultural meanings of age*. Peter Lang, Bern, Population, Famille et Société, 5, p.271-288.
- ROBEYNS Ingrid, 2005, “The Capability Approach: a theoretical survey”, *Journal of Human Development*, 6, p.93-117.
- SAUVAIN-DUGERDIL Claudine, 1996, “ The reproductive cycle and population dynamics : the case of the Bagnes Valley (Valais, Switzerland) in the XIXth century”, *International Journal of Anthropology*, 11(2-4), p. 167-183.
- SAUVAIN-DUGERDIL Claudine, 2005, « Maternité et parcours de vie en Suisse : une problématique ancrée dans un cadre théorique et spatial », in LE GOFF Jean-Marie, SAUVAIN-DUGERDIL Claudine, ROSSIER Clémentine et COENEN-HUTHER Josette, *Maternité et parcours de vie. L’enfant a-t-il toujours une place dans les projets des femmes en Suisse ?* Berne, Peter Lang, Série Population, Famille et Société, 4, Chap 1, p. 3-42.
- SAUVAIN-DUGERDIL Claudine, 2011, « Le Bonheur de devenir mère/père à travers les modes de gestion de l’arrivée du premier enfant », in PRAZ Anne-Françoise et BURGNARD Sylvie (dir.), *Genre et bien-être*, Zurich, Seismo.
- SEN Amartya, 1999, “Development as freedom”, New York, Alfred A. Knopf Press.

- SEN Amartya, 2008, “The economics of Happiness and Capability”, in BRUNI Luigino, Flavio COMIM and Maurizio PUGNO (eds), *Capabilities and Happiness*, Oxford University Press.
- SCHICKA Manuela, 2015, *The Impact of Critical Life Events and Life Transitions on Conjugal Quality: A Configurational Approach*, Thèse de doctorat, Université de Genève.
- SOBOTKA Tomáš, 2017, “Childlessness in Europe: Reconstructing Long-Term Trends Among Women Born in 1900–1972”, in KREYENFELD Michaela and KONIETZKA Dirk (eds), *Childlessness in Europe: Contexts, Causes, and Consequences*, Demographic Research Monograph. Springer Open, chap.2, p. 17-53.
- SPINI Dario, HANAPPI Doris, BERNARDI Laura, ORIS Michel and BICKEL Jean-François, 2013, « Vulnerability across the life course : a theoretical framework and research directions », *LIVES Working Paper* 2013/27.
- SPINI Dario, BERNARDI Laura and ORIS Michel, 2017, “Toward a Life Course Framework for Studying Vulnerability”, *Research in Human Development*, 14(1), p.5-25.
- STERN Yaakov, 2002, “What is cognitive reserve? Theory and research application of the reserve concept”, *Journal of the International Neuropsychological Society*, 8, p. 448–460.
- TANTURRI Maria Letizia, MILLS Melinda, ROTKIRCH Anna, SOBOTKA Tomáš, TAKACS Judit, MIETTINEN Anneli, FALUD Cristina, KANTSA Venetia and NASIRI Despina, 2015, “State-of-the-art report. Childlessness in Europe”, European Union Research Project Families and Societies, Working Paper 32.
- TRANCART Danièle, GEORGES Nathalie et MEDA Dominique, 2009, « Horaires de travail des couples, satisfaction et conciliation entre vie professionnelle et familiale », in PAILHE Ariane et SOLAZ Anne, *Entre famille et travail: Des arrangements de couple aux pratiques des employeurs*. Paris, INED, La Découverte, p. 55-78. _
- VIAZZO Pier Paolo, 1989, *Upland Communities. Environment, population and social structure in the Alps since the sixteenth century*. Cambridge Studies in Population, Economy and Society in past time.
- WANNER Philippe, Claudine SAUVAIN-DUGERDIL, Edith GUILLET et Charles HUSSY (2005) : Ages et générations. La vie après 50 ans en Suisse. Série des publications thématiques du RF2000, OFS, Neuchâtel.
- WENGER Clare G., 2001, “Ageing without children : rural Wales”, *J. Cross-cultural Gerontology*, 16(1), p. 79-109.
- WIDMER Eric and SPINI Dario, 2017, Misleading norms and vulnerability in the life course : definition and illustration. *Research in Human Development*, 14, p. 52-67.

ZHANG Zhenmei and HAYWARD Mark D., 2001, “Childlessness and the psychological wellbeing of older persons”, *J Gerontology B Psychol Sci & Social Sci*, 56(5), p.311-320.

ZIMMERMANN Anke C. and EASTERLIN Richard A., 2006, “Happily ever afters? Cohabitation, marriage, divorce and happiness in Germany”, *Population and Development Review*, 32, p. 511-528.